

—Toujours ponctuel. Je devais le présenter à mon père. Mais le duc dort. Nous devons respecter son repos. Viens.

Elles sortirent ensemble.

Au même instant, don Alexandre rouvrit les yeux et murmura :

—Elle aime ! Et peut-être me faudra-t-il briser ses espérances. Que faire ? Ce misérable Genaro n'est pas revenu ! Juan Antonio devient pressant, Pablo, insolent. Comment me débarrasser de ce colonel ? Quelles luttes aurai-je bientôt à soutenir et en aurai-je la force maintenant ?

Sa tête retomba de nouveau sur sa poitrine, soulevée par un poignant soupir.

Il y avait déjà quelque temps qu'il gardait cette attitude et se laissait entraîner par ses pensées, lorsqu'un bruit de voix, ressemblant à une altercation, vint bourdonner à ses oreilles.

Presque au même instant la porte de la chambre s'ouvrit :

—Le duc de Balboa ne reçoit personne, vous dis-je. C'est l'ordre du médecin et le mien.

En parlant ainsi, Anita était entrée dans la pièce.

—Senorita, j'ai à communiquer à M. le duc des affaires graves dont il doit être instruit sur-le-champ.

—C'est inutile, don Pablo, je ne veux admettre personne auprès de mon père.

—Senorita, je suis au regret de vous désobéir, mais ma présence auprès de M. le duc est indispensable.

La jeune fille fit un pas en arrière, et, toisant l'audacieux qui avait mis la main sur le bouton de la porte :

—Don Pablo Garcia, dit-elle impérieusement, faut-il que j'appelle mes gens pour faire respecter ma volonté ?

—Encore une fois, señorita, je regrette de devoir enfreindre la consigne, mais M. le duc approuvera ma conduite.

—Ce qui signifie qu'il désapprouvera la mienne.

—Je n'ai pas dit cela, señorita, mais, avec ou contre votre gré, j'entrerai.

—Insolent !

—Ana, dit le duc d'une voix tremblante, laissez passer Pablo, je te prie. Il ne s'obstinerait pas à te contredire si les circonstances ne lui en faisaient un devoir. Fais ce que je te demande, mon enfant, et laisse-nous seuls.

Les paroles de don Alexandre avaient autant l'intonation du commandement que celle de la prière. Jamais le duc ne s'était adressé de la sorte à sa fille. Lui résister était impossible : son état réclamait les plus grands ménagements. Discuter eut été inutile : il était manifeste que don Alexandre était décidé à ne pas admettre de réplique. Pour avoir pris ce parti, il fallait qu'il y eût entre lui et l'ancien intendant un secret.

—J'éclaircirai ce mystère, dit la jeune fille avec un geste de dépit.

Puis d'un ton méprisante elle ajouta :

—Entrez

Le duc eut un mouvement de surprise en voyant pénétrer dans la pièce, à la suite de Pablo Garcia, un vieillard aux cheveux blancs, dont la mise et la tenue correctes semblaient annoncer un homme du monde.

—Monsieur le duc me pardonnera de le déranger, dit l'ancien intendant ; mais il y a, dans la vie, des événements qui défendent de perdre une heure, une minute.

Anita restait indécise sur le pas de la porte.

—Va, mon enfant, répéta don Alexandre avec fermeté, laisse-nous seuls, je te prie.

Il accompagna ces mots d'un regard d'autorité si étrange si insolite, qu'elle sortit sans articuler une réponse. A peine se fut-elle retirée que le duc invita Pablo à pousser la targette.

Don Alexandre était d'une extrême pâleur, que faisait ressortir encore son émaciation. La fièvre brûlait dans ses yeux. Comme au sortir d'une lutte à outrance, il s'était affaibli, et d'une voix rauque :

—Asseyez-vous, dit-il en désignant des sièges, et parlez brièvement. Que se passe-t-il, Pablo ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu seul ?

Sans laisser à son compagnon le temps de répondre, le vieillard eut un éclat de rire :

—Ah ! mon déguisement est parfait ! Monsieur le duc lui-même ne m'a pas reconnu !

Don Alexandre écarquilla les yeux, et fixa longuement un regard interrogateur sur l'homme aux cheveux blancs.

—Genaro ! fit-il enfin, en poussant une exclamation de stupefaction.

—Genaro ! Oui, monsieur le duc, et, certes, ce n'est pas sans la protection de ma bonne étoile que vous me revoyez ici.

—Nous avons, en effet, interrompit Pablo, de graves et fâcheuses nouvelles à vous annoncer, monsieur le duc.

Le teint blême de don Alexandre se décolora complètement.

—Nous sommes entourés de nouveaux périls reprit l'intendant, de périls imminents, pressants, qui réclament toute notre énergie et exigent une résolution sans hésitations. Il est inutile, désormais, de nous bercer d'illusions. Je vous l'ai dit, il n'y a pas longtemps, et mon conseil prévalut enfin, je l'espère, une fois qu'on a mis un pied sur la pente où nous sommes, il faut descendre jusqu'au bas.

—Je ne vous comprends pas, dit le duc faiblement, ou plutôt je ne veux pas vous comprendre. La maladie que je viens de faire m'a donné l'occasion de réfléchir beaucoup, et m'a déterminé à ne plus souscrire à des capitulations de conscience.

Les deux visiteurs eurent un soubresaut :

—La conscience ! ricana Genaro. la conscience ! Monsieur le duc parle un peu tard, ce semble, de ce que le poète Schiller appelait une ceinture élastique, s'allongeant et se rétrécissant au gré de celui qui se passe la fantaisie de porter ces colifichets.

—Il ne s'agit pas de conscience, dit gravement Pablo ; nous sommes en présence d'obstacles que nous devons renverser et briser, n'importe comment. C'est affaire de courage, non de conscience.

Et baissant la voix, tandis qu'il rapprochait son siège de celui de don Alexandre :

—Il y a quelques jours, poursuivit-il, le hasard, le destin avait fait tomber entre les mains de Genaro les seules armes dont nos adversaires puissent faire usage contre nous. Genaro nous a offert de nous les remettre. Nous avons eu tort. Aujourd'hui ces papiers nous ont échappé. Nos ennemis les possèdent.

Le duc poussa un cri de rage. Il se leva de son siège comme s'il avait été mû par un ressort, et étendant vers le forçat sa main sèche et décharnée.

—Mais alors ce misérable nous a trahis ? demanda-t-il d'une voix défaillante.

—Monsieur le duc est prompt à l'insulte, répartit le faussaire en croisant flegmatiquement les bras : accuser un homme et l'outrager en sa présence n'est pas le moyen de s'en faire un allié ; mais je ne relève pas ces paroles offensantes, dictées par l'exaspération. Monsieur le duc aurait fait sagement de me donner cent mille duros pour ces documents. Cela m'aurait empêché de les vendre pour un morceau de pain et un verre de vin.

Et comme le duc ne comprenait rien à ces paroles énigmatiques, le forçat rapporta tous les détails de son arrestation et de sa séquestration.

—J'avais confié la liasse de papiers à Tiburcio, l'Italien, un de mes anciens camarades de Ceuta, qui tient maintenant un cabaret borgne aux environs du pont de Tolède. C'est là que le colonel est allé les prendre sur mes indications. Monsieur le duc n'aurait pas fait autrement que moi. Je n'avais à choisir qu'entre la soumission ou la mort. J'ai mieux aimé vivre. Cela me laisse le moyen de me venger et de vous venir en aide.

—A quoi bon ? dit le duc avec découragement ; votre lâcheté nous a perdus sans espoir de salut.

Un gémissement sourd acheva cette phrase. Le duc était retombé comme une masse sur son siège. Le coup qui le frappait était aussi inattendu que terrible ; une fois les papiers dans les mains du colonel, le scandale était inévitable. La scène qui venait de se passer entre lui et le mari de la duchesse Térésa, ne laissait aucun doute à don Alexandre sur la tournure qu'allait prendre bientôt la situation. Et d'avance il s'avouait vaincu.

Dans le premier moment d'effarement, il avait conçu la pensée de fuir, et le seul mouvement qu'il eût pu faire pour se soulever lui avait immédiatement donné la conviction que ses forces

étaient épuisées. D'ailleurs où fuirait-il ? Et, lui parti, que deviendrait sa fille ?

Sa fille ? A cette idée tout son être avait tressailli. Machinalement il avait porté la main à ses yeux et il les avait sentis mouillés. Il pleurait. Cet homme, odieusement coupable, qui avait cruellement laissé empoisonner sa victime, éprouvait tout à coup dans son cœur flétri par l'ambition, un choc si violent, que la plus navrante torture lui eût semblé douce en comparaison de ce qu'il subissait en ce moment.

Au fond de cette âme souillée par le crime, résidait un seul sentiment, si pur, si sincère, si inépuisablement tendre qu'après l'amour de Dieu, l'homme n'en saurait posséder de plus noble. Soudain ce sentiment, recélé avec une idolâtrie jolouse dans les régions les plus intimes, pour le soustraire au contact de tant d'iniquités, traversait toute cette lie, montait à la surface et apparaissait comme une fleur nagnère parée des plus suaves couleurs et maintenant portée par une mare de sang et de boue.

Aucune des visions infernales du Dante n'égalait en horreur ce supplice dont le duc venait subitement de pressentir l'approche. Etre père, n'avoir qu'un enfant, une fille, douée de tous les dons de la beauté, de l'intelligence, de la bonté, l'entourer de l'adoration la plus ardente qu'il soit possible d'imaginer, ne vivre que pour elle, pousser cet attachement jusqu'à l'exaltation, et savoir que demain cette fille, si légitimement fière de son grand nom, de son opulence, devrait devant tout le monde abaisser son front sous la honte paternelle !

Pablo Garcia regardait fièrement le duc ; il le connaissait autant qu'il se connaissait lui-même, et la tempête qui éclatait dans cette conscience réveillée ne lui échappait point.

Ce n'était pas la première fois qu'il assistait à ce spectacle. Le duc, dans tous les crimes qu'il avait commis ou approuvés, avait cédé bien plus aux instigations de son intendant qu'à son propre instinct du mal. Non qu'il se fût jamais laissé dominer par son complice ; mais celui-ci avait chaque fois fait taire ces objections en invoquant la nécessité.

Le duc faiblissait maintenant comme alors. Pablo voyait cette âme à nu et il savait où enfoncer l'aiguillon pour la faire bondir.

Il adressa un signe d'intelligence à Genaro.

—Je crois, monsieur le duc, dit le forçat, que vous reviendrez de votre opinion défavorable sur moi, et je ne m'en offense pas, je le répète, parce qu'elle est dictée surtout par la frayeur. Or, permettez-moi de vous dire que l'emportement est une faute capitale lorsqu'on est menacé d'un péril. C'est avec calme qu'un pilote doit se préparer à combattre l'orage. Eh bien ! moi qui ai plus que vous, monsieur le duc, gardé mon sang-froid, je vous dirai que la situation est loin d'être perdue et ce que je dis j'en suis sûr.

Genaro fit une pause pour étudier l'effet produit par ses paroles. Voyant que personne ne l'interrompait, il continua :

—Supposons que le mari de la duchesse Térésa soit encore vivant...

—Il l'est, dit le duc avec un accent sinistre.

—Supposons aussi que le docteur Herbin n'ait pas été jeté à la mer. Que nous importe qu'ils soient en possession d'un testament de la duchesse, s'ils ne se présentent pas avec l'héritière, avec la fille de Térésa de Balboa ? Or, pour venir ici avec elle, ils devraient d'abord savoir où elle est. Et ce secret, il n'y a qu'un seul homme au monde qui puisse le découvrir.

—Qui est cet homme ?

—Moi.

—Vous !

Le duc avait accentué cette question par un geste d'effroi. Tout son corps tremblait comme si le frisson de la mort circulait dans ses veines.

—Monsieur le duc se rappelle le récit que je lui ai fait. Des deux personnes qu'il a chargées d'enlever la famille du docteur, l'une est morte et l'autre est à peu près certain que la femme de Michel Herbin a péri avec Alonso.